



Le samedi 1er août 1914, entre 16h00 et 17h30, alors que les habitants de Villers sont en pleine moisson, tous les clochers des villages se mettent brusquement à sonner le tocsin. Ce son alarmant, généralement associé à des dangers imminents comme les incendies, sème la panique parmi les paysans. Le cœur serré, les hommes abandonnent leur travail et se précipitent vers le village pour découvrir la cause de cette alarme soudaine.



Ils sont accueillis par le roulement du tambour du garde champêtre qui résonne à travers tout le village. Ils apprennent avec stupéfaction que le Président de la République a ordonné la mobilisation générale de tous les français soumis aux obligations militaires.

La surprise est d'autant plus grande qu'à la campagne on lit peu la presse. À Compiègne, c'est l'étonnement de la population qui n'avait pas imaginé que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin, pouvait entraîner la France dans une guerre.

Le dimanche 2 août, l'ordre de mobilisation est affiché sur la porte de la mairie du village; les gendarmes sont présents pour veiller à la bonne exécution de l'ordre.

C'est la première mobilisation de l'histoire de France. L'armée d'active compte 800 000 hommes. En 2 semaines, la mobilisation des réservistes la portera à 3 580 000, soit 20% de moins que l'Allemagne deux fois plus peuplée.

En 1870, la Prusse avait été à l'origine de la première mobilisation, lui permettant de rassembler deux fois plus de soldats que la France. Apprenant de cette défaite, la France a adopté dès 1872 le modèle prussien en instituant une armée de conscription : la mobilisation est organisée, planifiée et réactualisée régulièrement.



A.Barbet - Photo de carte postale colorisée

La Grande Rue avec son débit de tabac Boitel : Carotte rouge en façade, obligatoire depuis 1906
La vente de tabac est souvent confiée à d'anciens militaires, à leurs veuves, à leurs enfants ou à des personnes méritantes

Ce dimanche matin du 2 août, les gendarmes rappellent aux hommes mobilisables âgés de 20 à 48 ans que leur livret militaire indique le nombre de jours qu'il leur reste avant leur départ, à compter de ce jour. Ce livret contient également un titre de transport, une liste d'effets personnels à emporter, ainsi que des recommandations telles que se faire couper les cheveux et prévoir des vivres pour quelques jours.

Malgré leur engagement jusqu'à la mort pour défendre leur patrie, les hommes mobilisés se rendent, sans enthousiasme, à la gare de Villers pour rejoindre Compiègne d'où ils seront acheminés vers les lieux de concentration des troupes, conformément au plan de campagne.



A.Barbet - IA - illustration

L'armée, encore peu motorisée, ne peut envisager une guerre sans cavalerie et animaux de trait. Insuffisamment pourvue en période de paix, elle impose aux propriétaires, selon un prix fixé, la fourniture d'un tiers de leurs animaux adultes : chevaux, mulets, ânes, bœufs.



A.Barbet - IA - illustration

Les hommes mobilisés s'inquiètent en pensant aux travaux de la ferme, d'autant qu'il y aura moins d'animaux de trait et moins de bras après leur départ. C'est toute l'organisation des travaux agricoles à venir qui s'en trouve chamboulée. Les femmes, les enfants et les anciens seront-ils capables de les remplacer dans cette nouvelle réalité ? La rumeur dit que ce sera l'affaire de quelques semaines; mais si ça doit durer, que deviendront les femmes ?

C'est la première fois dans l'histoire que le monde connaît une « mobilisation générale » de cette ampleur. Jamais auparavant, 20 millions d'hommes n'ont été mobilisés en si peu de temps pour se battre : 70 millions au total, dont 8 millions en France et 13 millions en Allemagne, sur la durée totale de la guerre.



A.Barbet - Photo colorisée

Dès les premiers combats en Belgique, entre le 7 et le 23 août, l'armée allemande, face à une résistance belge inattendue, adopte la stratégie de la terreur. Les troupes commettent des exactions envers les civils, incluant incendies, pillages, viols et exécutions, pour semer la panique et affaiblir les résistances belge et française.

En franchissant la frontière française, cette politique de destruction se poursuit. La peur engendrée par ces actes odieux, renforcée par les récits amplifiés et parfois exagérés des réfugiés belges, incite de nombreux civils français à fuir ou à cacher dès l'arrivée des forces allemandes.



illustration

Le 30 août 1914, les premières colonnes allemandes déferlent sur les routes principales du nord de l'Oise sans rencontrer d'opposition jusqu'à atteindre Noyon, une ville ouverte qui tombe ce jour-là; Compiègne est prise dès le lendemain.



A.Barbet - IA Illustration

Face à la menace imminente qui plane sur Villers-sur-Coudun, le Comte Maximilien de Béthune, maire de la localité, met en place un plan d'évacuation vers le sud pour la sécurité des habitants. Cependant, malgré les inquiétantes rumeurs sur la brutalité des envahisseurs, certaines familles avec de jeunes enfants restent sur place, faute d'alternative.



A.Barbet – Carte postale colorisée

Le Café de la Gare de Madame Lavial (Jaren)

Le 1er septembre, l'annonce de l'arrivée des troupes allemandes à Villers décide les parents à envoyer leurs enfants se cacher dans les bois, promettant de venir les récupérer une fois le danger passé. Ce même jour, le village tombe sous le joug de l'occupation ennemie. Les très jeunes hommes et les cinquantenaires, capables de se battre et restés sur place, sont capturés, arrachés à leur foyer et déportés vers une destination incertaine en Allemagne.

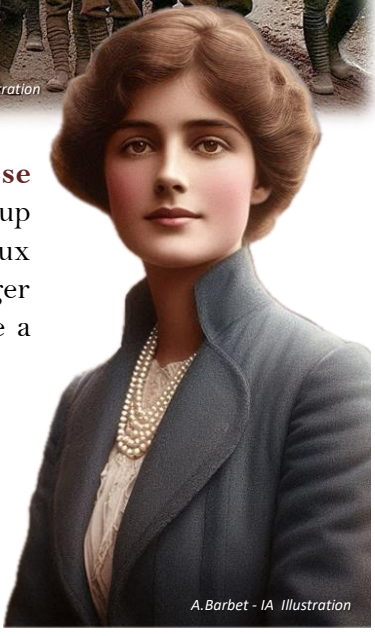


A.Barbet - IA illustration

A.Barbet - IA illustration

Au milieu de cette tourmente, la Comtesse Alix de Pange, 31 ans, se distingue par son courage et sa détermination. Alors que beaucoup choisiraient de fuir vers la sécurité de Paris, elle décide de rester aux côtés de son père Maximilien. Elle est animée par la volonté de protéger les habitants de son village et de préserver le château familial où elle a grandi, menacé par les dangers du pillage et de la destruction.

Passionnée par l'art paysager, Alix a dédié de nombreuses années de sa vie à l'aménagement du parc du château, le transformant en un véritable chef-d'œuvre naturel. Ce parc, fruit de son dévouement et de sa vision artistique, incarne non seulement sa contribution personnelle à l'embellissement du domaine, mais également son engagement profond envers la préservation du patrimoine familial.



A.Barbet - IA illustration



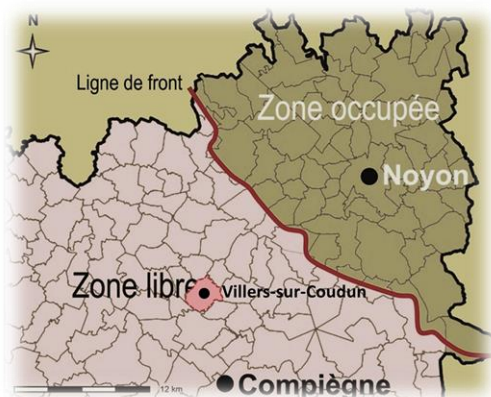
A.Barbet - IA Illustration

Au soir du 2 septembre, l'armée allemande est dangereusement proche de Paris. Les Français, épaulés par des troupes britanniques sont débordés et doivent se replier. Les Allemands, persuadés d'avoir déjà gagné, envoient deux de leurs divisions sur le front russe. La France et ses alliés profitent de l'occasion pour organiser une contre-attaque.

Le 5 septembre, la première bataille de la Marne commence et se poursuit jusqu'au 12 septembre. Deux millions de combattants s'affrontent le long d'un front de plus de 200 km entre Meaux et Verdun. Parmi eux se trouve un villersois, Fernand Picard, 21 ans, fils d'Alexandre, qui sert l'armée comme brancardier; il venait de terminer ses 3 années de service militaire.

Dans une logique de guerre courte, de victoire rapide, il faut gagner quel que soit le coût humain : ordre du 6 septembre du Maréchal Joffre «*Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer*».

La bataille est extrêmement coûteuse en hommes. Elle sauve Paris mais ne marque toutefois pas la déroute de l'armée allemande qui se replie en bon ordre. Entre le 5 et le 10 septembre 1914, les Français avec leur uniforme très voyant perdent près de 80 000 soldats



A.Barbet - Photo colorisée

Le 12 septembre 1914, Compiègne est reprise aux forces ennemies et Villers-sur-Coudun est libéré. Une ligne de front se fixe dans le nord-est du département, de Soissons à Roye, à une dizaine de kilomètres de Villers, entre Compiègne et Noyon, pour une durée de 30 mois. Les Allemands, soucieux de préserver leurs conquêtes, s'installent dans des tranchées.



A.Barbet - Photo colorisée

Train de marchandise sur la ligne Compiègne - Roye

La première bataille de la Marne illustre un tournant décisif dans l'art de la guerre où les avancées technologiques, notamment l'utilisation des mitrailleuses, rendent obsolètes les affrontements à découvert et les manœuvres rapides. Ce changement amorce l'immobilisme tragique des tranchées qui se poursuivra jusqu'à la fin de la guerre. Les attaques échouent généralement sous la violence du feu ennemi malgré les moyens engagés. C'est une guerre d'usure qui se traduit par des pertes importantes et des conditions de vie effroyables. Seule la rotation des unités permet de durer.



A.Barbet - IA Illustration



A.Barbet - IA Illustration

Entre septembre 1914 et mars 1917, l'Oise reste un secteur relativement calme où les forces françaises et allemandes renforcent leurs lignes sans engager de grandes batailles. L'armée française adopte le nouvel uniforme « bleu horizon » et équipe progressivement ses soldats de casques en acier pour mieux les protéger.

La ligne de chemin de fer reliant Compiègne à Roye revêt une importance stratégique majeure, jouant un rôle essentiel dans le ravitaillement, l'évacuation des blessés et la mobilité des troupes. Dans ce contexte, Villers-sur-Coudun se transforme en cantonnement militaire français, illustrant ainsi la militarisation de cette région proche du front. Le château est réquisitionné pour accueillir le poste de commandement principal où les commandants de régiments et leurs états-majors orchestrent les opérations.



A.Barbet - Carte postale colorisée

Le Café de la Gare de Madame Lavial (Jaren)

Bon nombre de maisons sont réquisitionnées pour loger une partie des soldats du cantonnement. Afin d'assurer une cohabitation harmonieuse, des consignes strictes sont imposées aux militaires : toute dégradation observée doit être réparée sans délai, afin de garantir que les habitants n'aient aucune raison de se plaindre de leur présence.

Soldats en charge de la logistique du poste de commandement principal au Château



A.Barbet - Photo colorisée

Pause devant la Serre du Château, à proximité de la ferme



A.Barbet - Photo colorisée

Jour d'approvisionnement en viande



A.Barbet - Photo colorisée

Livraison de tonneaux de vin à la ferme de Rimberlieu



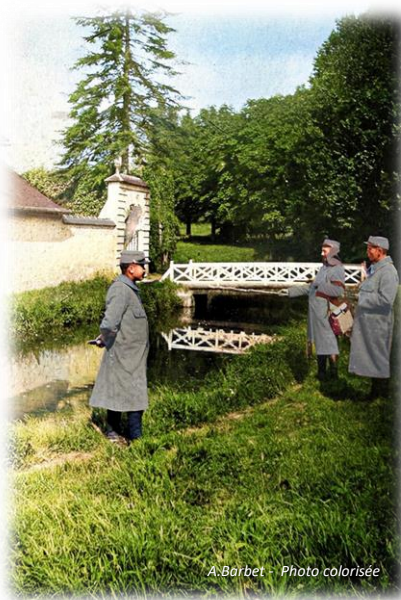
A.Barbet - Photo colorisée

Jour de baignade dans l'étang de Rimberlieu



A. Barbet - Carte postale colorisée

Château réquisitionné pour abriter le Poste de Commandement Principal



A. Barbet - Photo colorisée

Pont d'accès à la Ferme de Rimberlieu



A. Barbet - Photo colorisée

Chemin d'accès à la Ferme



A. Barbet - Photo colorisée

Pont d'accès à la Ferme de Rimberlieu



A. Barbet - Photo colorisée

Travaux aux écuries de la Ferme



A. Barbet - Photo colorisée

Porche d'accès à la Ferme- Vue intérieure



A. Barbet - Photo colorisée

Soldats en charge de la cuisine



A.Barbet - IA Création Illustration

Deux femmes d'exception, la Comtesse Alix de Pange, 31 ans, et Mary Ellen Symons, 38 ans, épouse du Major Symons et impliquée dans la Croix-Rouge française, s'entendent pour établir le siège d'une ambulance franco-britannique près de la ligne de front à Villers-sur-Coudun, avec pour mission de renforcer les services de santé des régiments et d'organiser l'évacuation des blessés.

La Comtesse Alix, pratique et intelligente, transforme très rapidement les salons de son château en un hôpital pouvant accueillir 75 grands blessés. De son côté, Mary Ellen Symons devient la directrice de cette ambulance baptisée « **Hôpital de l'Entente Cordiale** ». Deux médecins français, un officier administrateur et des infirmières britanniques et françaises assurent son fonctionnement.



A.Barbet - Photo colorisée

Docteurs à cheval en tournée auprès des différents services de santé cantonnées à Rimberlieu

Sur la colline Boisée de Rimberlieu, plusieurs camps militaires sont établis. Les soldats y vivent dans des baraques de planches et de tôles, mais cet endroit est parfait pour camoufler les troupes, le matériel, les postes de commandement secondaires, les services de santé et les cuisines.



A.Barbet - Photo colorisée

1916 - Centre hospitalier de 1000 lits environ, en cours de construction, rue de la Gare

Alors que les armées se font face sur un front continu, une nouvelle guerre de siège s'impose aux soldats dans les tranchées et aux civils à l'arrière.

Du côté allemand, la ligne de front se transforme en nouvelle frontière de l'empire. Les populations et les territoires conquis tombent sous l'autorité de l'armée d'occupation qui impose son contrôle par la violence. Les villages situés sur la ligne de front deviennent la cible des tirs d'artillerie français visant à détruire les abris qui protègent les soldats allemands mais qui entraînent malheureusement des pertes parmi les civils restés sur place.

Du côté des Alliés, la guerre des tranchées est vue comme une situation temporaire. Personne n'accepte l'idée de laisser une partie du territoire sous domination ennemie. La transition d'une guerre de mouvement à une guerre de position est inacceptable, aussi, durant de longs mois, de nombreuses offensives françaises, souvent vaines, sont lancées.

La stratégie de l'offensive à outrance, mise en œuvre dès la stabilisation du front, entraîne un afflux massif de blessés. La prise en charge immédiate de ces derniers à proximité de la zone de combat s'avère rapidement impossible.



A.Barbet - Photo colorisée

Centre hospitalier (H.O.E) Rue de la Gare

En novembre 1916, un Hôpital d'Origine d'Étape ou d'Évacuation (H.O.E) de première ligne, doté de 1000 lits, est en cours de construction à Villers-sur-Coudun, près de la gare. Cet hôpital a pour mission de traiter tous les blessés et malades issus du front, d'opérer les soldats non transportables et de préparer les évacuations par train vers les hôpitaux de l'arrière mieux équipés.



La plupart des blessures durant ce conflit sont causées par des armes particulièrement meurtrières, telles que les mitrailleuses et l'artillerie lourde qui utilisent des obus explosifs. Les blessés sont généralement victimes d'éclats d'obus, souillés par la terre porteuse de germes très virulents, qui atteignent souvent les hommes.

Au début de la guerre, les soldats blessés étaient pris en charge par des brancardiers qui les acheminaient vers un poste de secours avancé proche de la ligne de front. Là, un étudiant en médecine examinait la blessure, appliquait de la teinture d'iode à titre d'antiseptique, puis bandait la plaie avant d'envoyer le blessé vers un hôpital situé à l'arrière où il arrivait deux ou trois semaines plus tard. Ce délai laissait malheureusement le temps aux infections de se propager. La gangrène entraînait fréquemment la mort du patient alors même que ses blessures n'étaient pas forcément mortelles.



A. Barbet - IA illustration

À la fin de 1914, face aux défis sanitaires croissants, le service de santé des armées met en place des postes de secours directement dans les tranchées pour offrir une première intervention médicale. Cela inclut la mise en place de pansements et l'administration de morphine pour soulager la douleur. Les brancardiers transportent ensuite les blessés sur une distance de 1 à 2 kilomètres, hors de la zone de combat interdite aux véhicules. Un peu plus loin, de 3 à 5 kilomètres du front, des Postes Chirurgicaux Avancés (PCA) sont établis : là, des interventions chirurgicales d'urgence peuvent être pratiquées et sauver des vies.



A.Barbet - Photo colorisée 1917 - Équipe Chirurgicale de l'Hôpital d'Origine d'Évacuation (H.O.E) de Villers-sur-Coudun

Ensuite, les blessés sont dirigés vers les Hôpitaux d'Origine ou d'Évacuation (HOE) de première ligne, situés à moins de 25 kilomètres du front. Pour la première fois, le concept du triage, essentiel à la gestion des flux et à la sauvegarde des vies, y est appliqué : les blessés légers sont distingués des urgences vitales et des cas désespérés dont on s'efforce d'abrèger les souffrances.

Ces établissements, souvent constitués de tentes ou de baraques, reçoivent, par train, les militaires nécessitant des soins spécifiques qui permettent leur transfert vers un hôpital de ville.

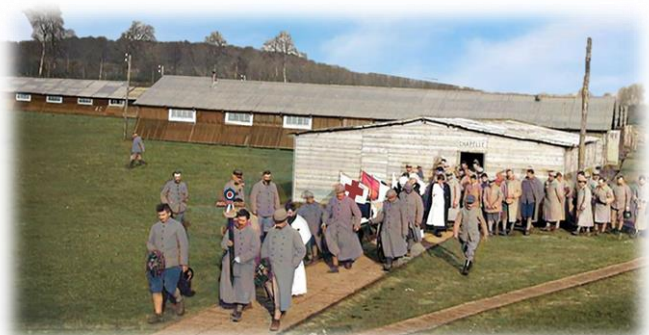
Grâce à ces adaptations, des progrès rapides sont réalisés. Ainsi, un soldat touché par un éclat d'obus au genou, en 1914 succombait généralement à la gangrène avant d'arriver chez lui. En 1915, il était amputé près du champ de bataille. À partir de 1916, il peut conserver sa jambe tout en restant handicapé. Enfin, en 1918, il pourra espérer remarcher un jour.



Entrée de l'Hôpital par la rue de la Gare



Allée centrale de l'hôpital



Chapelle de l'Hôpital



Jour d'évacuation des blessés et des malades